

fermer les yeux... Mais, comme tout à l'heure avec le comte, les paupières toujours se relevaient, les yeux toujours se rouvraient...

— Elle ne veut pas ! se dit-elle, n'osant plus insister.

Et, chose qui lui parut plus étrange encore, chose qui la troublait encore plus profondément, c'est qu'il lui semblait que le regard de Clotilde, ce regard trouble et mort, la suivait, s'attachait à elle...

Et c'était vrai !... Oui, Clotilde qui savait tout, qui entendait tout... Clotilde qui, vivante, assistait aux sinistres apprêts de ses funérailles... Clotilde, que la plus horrible angoisse étreignait en face de l'affreux supplice qui l'attendait... Clotilde, qui aurait voulu crier son effroi et qui ne le pouvait pas... Clotilde, immobile, rigide, glacée, à travers le voile épais qui recouvrait ses yeux... Clotilde la suivait, la cherchait...

Et c'était ainsi que, tout à l'heure, Mme François avait cru voir dans les yeux troubles, dans les yeux éteints de la mère de Suzanne, briller pendant une seconde un éclair, une étincelle de vie...

Soudain, la blanchisseuse tressaillit.

Dans le profond silence qui pesait en ce moment sur Fontenay-sous-Bois, un bruit de cloches venait de s'élever...

Ce fut d'abord une sonnerie très douce, très lente, et qui paraissait très lointaine... Puis, au bout de quelques minutes elle grandit, sembla se rapprocher, et Mme François ne put retenir un nouveau tressaillement.

— Le glas ! murmura-t-elle. Le glas des morts !...

C'était bien, en effet, le glas que sonnaient déjà les cloches de Fontenay...

C'étaient bien déjà, grâce à M. de Belleruche, les premières prières qui commençaient pour le repos de l'âme de l'infortunée Clotilde.

Et de plus en plus pâle, de plus en plus saisie, Mme François, debout devant la fenêtre, s'oubliait à écouter ces longs tintements lugubres, ces longs tintements qui ressemblaient à des sanglots.

Et, malgré elle, elle tomba à genoux, les mains jointes, les yeux remplis de larmes, implorant la miséricorde de Dieu pour celle qui venait de quitter la terre.

Sa prière fut longue, et elle allait enfin se relever, quand elle put à peine retenir un cri de surprise.

Elle n'était plus seule dans la chambre mortuaire.

Elle n'était plus seule agenouillée devant le lit de Clotilde.

Tout près d'elle, son voile relevé, son regard fixé avec la plus poignante tristesse sur la mère de la petite Suzanne, une jeune femme priait ardemment, les joues inondées de larmes...

Cette jeune femme, Mme François ne la connaissait pas, mais elle était si belle et si distinguée, qu'après l'avoir mieux regardée, elle sentit sa surprise augmenter encore.

Qui donc était-elle ?

Une amie de Clotilde que le hasard avait amenée à Fontenay ?

Mais Mme François savait par Clotilde elle-même que, jusqu'à ce jour, l'immense chagrin qu'elle éprouvait d'être séparée de sa fille ne lui avait pas permis d'avoir une amie, et que, riche, comme pauvre, elle avait toujours vécu, depuis qu'elle avait abandonné la pauvre enfant, dans l'isolement le plus complet.

— Une amie ou une parente de M. de Belleruche ? se dit alors Mme François.

Mais une parente ou une amie du comte aurait-elle pu avoir un pareil chagrin de la mort de la pauvre Mme Clotilde... de Mme Clotilde qu'elle n'aurait pas eu le temps de connaître et qui ne serait restée pour elle qu'une étrangère ?

Et de plus en plus intriguée, la blanchisseuse ne quittait pas des yeux la jeune femme qui semblait prier de plus en plus avec fervent.

D'ailleurs, celle-ci était si profondément absorbée que l'on aurait pu croire qu'elle ne s'était pas aperçue de la présence de Mme François.

Elle était entrée toute pâle, toute livide, en proie à un saisissement qui la faisait trembler de tous ses membres, comme si elle venait d'apprendre brusquement la fatale nouvelle puis, à peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle avait eu un geste d'effroi en apercevant Clotilde et qu'elle était tombée les genoux brisés, dans l'attitude qu'elle conservait encore.

Lentement enfin elle se releva, s'approcha de la table où le grand christ se dressait entre deux cierges allumés, puis, ayant pris d'une main tremblante la petite branche de rameau qui trempait dans le bénitier, elle la secoua doucement sur Clotilde dans un long signe de croix.

Puis, toujours très lentement, elle sortit.

Mme François qui s'était relevée aussi, avait entre-bâillé un rideau, l'avait suivie des yeux.

Elle ne se dirigea pas du côté de la maison, mais s'enfonça dans le parc. Et, pendant quelques instants, la femme du blanchisseur la vit se glisser entre les grands arbres ainsi qu'une ombre, tantôt s'arrêtant, tantôt se baissant, tantôt aussi disparaissant pendant quelques secondes pour reparaitre bientôt.

Mme François avait laissé retomber le rideau, puis était revenue s'asseoir dans un coin de la chambre, prêtant toujours l'oreille au

glas funèbre dont les sanglots ne cessaient plus, quand tout à coup, la porte s'étant encore ouverte, la jeune femme rentra les bras chargés de fleurs.

Alors, s'étant avancée vers le lit, lentement elle y sema des roses, des pensées, des chrysanthèmes... toute l'énorme brassée de fleurs qu'elle venait de cueillir dans le parc ; et maintenant, immobile et les mains croi-ées dans un douloureux abandon, son regard, où se lisait une profonde tristesse en même temps qu'une immense stupeur, restait rivé sur Clotilde, lorsque, soudain, elle tressaillit.

— Tante Adrienne ! venait de dire très bas une voix derrière elle, tante Adrienne !...

Et, comme elle se retournait, toute saisie, la jeune fille aperçut Maurice... Maurice tout en larmes... Maurice à qui elle ouvrit ses bras avec un cri étouffé.

La blanchisseuse n'avait pu retenir un mouvement de surprise.

— Tante Adrienne ! se dit-elle pendant que l'effroi de la jeune fille et de l'enfant se prolongeait, Adrienne de Chancel !... La sœur d'Yvonne !... Oui, la pauvre Mme Clotilde m'en avait parlé...

Et, comme en ce moment le regard d'Adrienne venait de se rencontrer avec celui de la blanchisseuse, le petit Maurice dit, en montrant la brave femme :

— Mme François, tante... Mme François dont je t'ai si souvent rappelé le nom...

— Mme François, d'Ivry ?

— Oui, mademoiselle, répondit celle-ci en se levant.

— Quoi ! s'écria la jeune fille en allant vivement vers elle les mains tendues, quoi ! c'est vous, madame, dont Maurice m'a, en effet, si souvent parlé !...

Quoi ! c'est vous qui avez été si bonne pour lui quand le pauvre enfant ne savait plus que devenir ?...

Oh ! madame, que je suis donc heureuse de vous connaître pour pouvoir enfin vous remercier... pour pouvoir enfin vous dire...

— Asez, mademoiselle ! interrompit vivement Mme François. Ce que nous avons fait pour Maurice, tous ceux qui ont un peu de cœur l'auraient fait à notre place... Vous n'avez donc pas à me remercier...

— Laissez-moi vous dire tout de même, interrompit à son tour Adrienne, que je n'oublierai jamais le dévouement dont vous avez fait preuve à ce moment-là, et que je vous en garderai toujours la plus vive, la plus profonde reconnaissance...

— Non ! non ! ne parlons plus de ça ! s'écria la blanchisseuse en secouant la tête. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle en se tournant vers la mère de Suzanne, peut-il s'agir de moi en un pareil instant ?...

— Oh ! oui, quel affreux malheur ! murmura la jeune fille toute frissonnante. Quand je l'ai appris tout à l'heure...

— Par M. le comte ?

— Non, par Pierre... M. de Belleruche n'est pas en ce moment à la villa... Quand Pierre m'a dit : " Mme Clotilde est morte !..." je n'ai plus pu bouger...

— C'est comme moi !

— Morte !... Je croyais avoir mal entendu... Morte ! elle que j'avais vue, il n'y avait que quelques jours encore, si gaie et si heureuse de vivre !... Morte ! cette femme si jeune encore et à qui un avenir de bonheur maintenant souriait !

— Hélas ! soupira sourdement Mme François.

— Oh ! non, je ne pouvais le croire ! Alors Pierre me montra cette fenêtre... cette chambre que je connais bien, car ce n'est pas la première fois que j'y entre...

— Vous allez la trouver là, mademoiselle, me dit-il, là, étendue sur son lit, comme, ce matin, le petit Maurice et M. le comte l'ont trouvée... déjà plus qu'un spectre... déjà plus qu'un fantôme...

" Et la mort de cette pauvre dame, si bonne et si douce... de cette pauvre dame que nous aimions tous, — car il était impossible de ne pas l'aimer, — n'est pas seulement un de ces accidents imprévus qui parfois nous effraient... un de ces coups de foudre qui, brusquement, vous surprennent et vous laissent tout saisis d'épouvante... Oh ! non, mademoiselle, cette mort-là, c'est autre chose... c'est un crime !... "

— Oui, c'est vrai ! dit avec force Mme François. Oui, la mort de cette malheureuse femme est un véritable crime... un véritable assassinat !... Car si Pierre... si le domestique de M. le comte vous a tout dit, vous devez savoir quel est le coup terrible qui l'a frappée, vous devez savoir de quoi elle est morte !...

— On lui a pris sa fille !

— Oui, on lui a volé Suzanne !... Oui, son enfant a tout à coup disparu sans qu'elle ait pu la retrouver... sans qu'elle ait pu savoir ce qu'elle était devenue...

" Oh ! il y a là-dessous quelque chose de si ténébreux... quelque chose de si terrible que l'on ne peut s'empêcher de frémir rien que d'y penser !... "

" Et dire que ce crime-là, que ce crime inouï restera peut-être impuni !... Et dire que, peut-être, nous ne reverrons plus Suzanne, ma pauvre petite Suzanne à qui je ne puis penser — comme vous le